

Vent nouveau sur l'ethnomusicologie française

Finis le temps d'une séparation entre études formelles et études d'urgence : une génération « multipiste » émerge

Musique

Dans son bureau du Musée du quai Branly, Madeleine Leclair épiluche *L'Afrique Fantôme*, de Michel Leiris, journal de bord de la mission Dakar-Djibouti menée, de 1931 à 1934, par l'ethnologue Marcel Griaule pour le compte de l'Etat français. Afin de décrire au mieux cette traversée de l'Afrique d'Ouest en Est, le dessinateur Gaston-Louis Roux avait été chargé des croquis, et André Schaeffner, directeur du département d'ethnomusicologie du futur Musée de l'homme (il sera créé en 1937), du recensement musical.

Il en est resté vingt-quatre cylindres de cire, conservés au Centre de recherche en musicologie (CREM, un département du CNRS). « *Seize ont été gravés par Schaeffner. C'est à chaque fois cinq minutes de musique. C'est dire la précision, la préparation qu'il fallait pour trouver exactement ce que l'on voulait, dans des conditions techniques qui induisaient une très grande proximité avec le sujet* », précise Madeleine Leclair, vice-présidente de la Société française d'ethnomusicologie et responsable de l'Unité patrimoniale des collections d'instruments de musique du Quai Branly.

Voici donc une ethnomusicologie en mouvement, dont les propres acteurs – à l'époque « montés dans les camions du colonialisme » pour reprendre les termes de Gilbert Rouget, grand nom de la discipline – deviennent de potentiels objets d'études. Les sons de l'épopée Dakar-Djibouti iront ainsi enrichir l'exposition « L'air du temps », créée en 2010 au Musée d'ethnographie de Genève, qui sera présentée de mai à octobre à l'abbaye de Daoulas (Finistère), agrémentée de références africaines et bretonnes. « *Des Sœurs Goadec à Lady Gaga, les musiques se transforment, s'adaptent et révèlent autant une culture et une société* », explique-t-on à Daoulas.

L'ethnomusicologie n'est donc plus une science de l'ancien, du figé. Même si le temps y compte beaucoup. Dana Rappoport, née en 1968, a passé dix-huit ans à étudier la musique et les rituels des Toraja, montagnards de l'île de Sulawesi (Les Célèbes). Elle a publié en décembre 2011 un coffret contenant 40 heures de sons et d'images placés sur un DVD-Rom ainsi que deux épais livrets. « *Une sorte d'utopie dont je rêvais* », dit-elle, pour répondre à deux questions : que sait-on de ces cultures, et comment vont-elles passer le XXI^e siècle ?

En disant l'origine de la musique Toraja, Dana Rappoport a voulu qu'elle ne soit pas perdue pour

cette Indonésie en pleine mutation, pratiquant une ethnomusicologie d'urgence, tout en étudiant les systèmes musicaux menacés de disparition. Or on a longtemps soupçonné l'ethnomusicologie française, école prestigieuse, de dichotomie.

D'une part, une ethnomusicologie formelle, qui décortique les systèmes musicaux, avec comme chef de file Simha Arom (né en 1930), grand spécialiste de la musique pygmée et des trompes de Centre-Afrique, longtemps pilier du Laboratoire des langues et civilisations à tradition orale (Lacito). « *Simha Arom aura apporté une méthodologie de travail, dans la description des systèmes musicaux et leur étude comparative, dans les liens de la langue et de la musique* », dit Madeleine Leclair. Ce qui a regroupé autour de ses recherches nombre de compositeurs contemporains, comme György Ligeti ou Pierre Boulez, et trouvé une suite dans les travaux de Suzanne Fürniss (CNRS-Muséum national d'histoire naturelle).

« La seule exigence c'est la continuité du travail du chercheur sur le long terme »

Aurélie Hemlinger
Paris VIII – Saint-Denis

D'autre part, un courant mené par Gilbert Rouget (né en 1916), successeur d'André Schaeffner au Musée de l'homme, orienté vers une « *anthropologie de la musique* », et qui du coup est plus basée sur l'urgence du témoignage pour en garder la trace. Gilbert Rouget craint que la vitesse du monde moderne n'efface son histoire. Il enregistre en 1958 à Pira, au Bénin, des chants yoruba, et d'autres encore en 1969 à Tchett, au centre du pays.

A la fin des années 1990, Madeleine Leclair part sur les traces de Rouget à Tchett, y note l'érosion de certains répertoires, et la constance des chants de femmes initiées. « *Un exemple de pratiques figées, très rare, où rien n'a changé en cinquante ans. Ces chants sont chantés à la même vitesse, avec les mêmes paroles, les mêmes polyphonies.* »

Ces croisements ont nourri la publication du premier tome d'une collection de livres-CD menée conjointement par le Musée du quai Branly et Ocora Radio France, les *Voix de la mémoire* (Bénin, musiques yoruba, 2CD, livret en anglais et en français). Une série d'entretiens avec des initiés réalisés en mars 2011 permettra d'enrichir l'exposition « Posses-



Cercueil porté en procession vers la sépulture, en 1993, à Bokho, sur l'île de Sulawesi. DANA RAPPOPORTE

sion et chamanisme, les maîtres du désordre », prévue au Quai Branly en avril.

La confidentialité des recherches en ethnomusicologie n'est plus de mise, elle est crainte par les jeunes universitaires, pour qui la

culture numérique et la rapidité des mélanges ne sont pas forcément synonymes de dégradation.

« *De plus en plus de jeunes ethnomusicologues s'orientent sur des musiques vivantes* », dit Dana Rappoport, citant Julien Mallet, cher-

cheur à l'IRD et président de la Société française d'ethnomusicologie, qui étudie le tsapiky de Tuléar (Madagascar), jeune musique malgache jouée à la guitare électrique, mais où les rites funéraires s'inventent en abondance ; ou encore Vic-

tor Stoichita, spécialiste des musiques tziganes de Roumanie, auteur de *Fabricants d'émotion. Musique dans un village tsigane de Roumanie* (éd. Publications de la Société d'ethnologie, 2008). Ces ambiances de mariages et d'enterrements citent parmi les compétences requises – qui influent sur la qualité musicale : « *la ruse, la malice ou encore la diplomatie* ». Stéréotype ou professionnalisme exacerbé ? s'interroge Victor Stoichita, en anthropologue.

La musique, objet d'études premier, est-elle noyée ? Le prochain séminaire organisé par le CREM, à Nanterre du 16 janvier au 20 février, pose la question par son titre, « L'ethnomusicologie à l'épreuve de l'interdisciplinarité ».

Beaucoup considèrent que ces approches multipiste sont une source de renouvellement. Ainsi, Aurélie Hemlinger, qui s'est spécialisée sur les *steel bands* de Trinidad et Tobago depuis 1998 – un genre qu'elle enseigne à la Cité de la Musique, tout en donnant des cours à Paris-VIII – Saint-Denis sur « L'Anthropologie des musiques émergentes ». Devenue spécialiste du patrimoine créole, « *qui évolue à toute vitesse* », Aurélie Hemlinger, formée à Nanterre, en dehors « *des chapelles* », estime que « *toutes les musiques ont leur place en ethnomusicologie* ». Le Segga de la Réunion comme les musiques électroniques. « *La recherche ne se définit pas par un objet, mais par une méthodologie, une approche* ».

Sa thèse, soutenue en 2005, va être prochainement publiée sous le titre de *Pan Jumbie, mémoire sociale et musicale dans les steel bands de Trinidad et Tobago*. « *Pan, c'est l'instrument [un fût métallique], jumbie, c'est la traduction de zombi, qui signifie ici la passion, soit toute pratique excessive, explique la jeune ethnomusicologue réputée pour son approche cognitive. Je me suis interrogée sur la très grande facilité de mémorisation du répertoire, qui est complexe.* » Les neurosciences ont leur part dans ces investigations.

Cela n'implique pas que l'on s'écarte de l'« ethnomusicologie d'urgence » toujours défendue par les africanistes. « *J'ai rencontré des pionniers des steel bands, vieux, malades parfois. La tradition ne disparaît pas ; son histoire, si. Il est tout aussi urgent de les interroger que de comprendre les conditions de sa présentation.* » Anciens et modernes se rejoignent donc. « *Seule exigence : la continuité du travail du chercheur sur le long terme* », dit Aurélie Hemlinger. Les dix-huit ans passés par Dana Rappoport, 43 ans, à comprendre le corpus poétique et musical des Toraja en sont un exemple. ■

VÉRONIQUE MORTAIGNE

Sur « la terre aux trois sangs », les ravages de l'évangélisation

LES TORAJA (les gens d'en haut) vivent sur les hautes terres magnifiques de l'île de Célèbes (Sulawesi) et y cultivent le riz. Ils construisent de grandes maisons aux façades peintes et aux toits en pointe, et perpétuent des rites funéraires de grande ampleur.

Chants de la terre aux trois sangs, la somme que vient de publier Dana Rappoport, ethnomusicologue chargée de recherche au CNRS, est consacrée aux musiques rituelles de ce peuple austro-nésien. Il est constitué d'un DVD-ROM, permettant de voir, d'entendre, de décrypter leurs rituels, d'un récit ethnographique de 212 pages, et de la transcription sur 200 autres pages du corpus poétique et rituel en langue toraja et en français (il existe une version anglaise et une version indonésienne). Les textes et le contenu du DVD-ROM se lisent et s'écoutent ensemble. Dana Rappoport a commencé

son travail de fond sur les Torajas après avoir rencontré Né Lumbaa « *né certainement un peu avant la seconde guerre mondiale puisqu'il se souvient des Japonais occupant son village* ». Habitant de Lempopoton, dans la région coutumière des « trois rigoles », Né Lumbaa est un des derniers grands maîtres de la parole. En 2000, il adopte Dana Rappoport, rebaptisée Rante Datu (Reine de la plaine). Un an plus tard, quand sa famille rejoint la chercheuse sur le terrain, « *nos fronts sont oints au sang de poulet* ». En échange, un gros cochon est offert.

Repartie en 2009 pour présenter l'ouvrage (dix ans ont été nécessaires pour mettre la présente édition en place), la chercheuse a la surprise d'apprendre que son « *père adoptif* », l'un des derniers animistes de son village, s'est lui converti au catholicisme. L'Eglise a perturbé la tradition toraja, divi-

sée en Couchant et Levant – les rituels funéraires trouvent leur complément dans le retournement des défunts, dont l'âme doit revenir nourrir l'énergie vitale.

Dans la boue féconde

Les missionnaires appréciaient peu le chant des femmes nettoyant les rizières en évoquant l'être aimé qui allait arriver et les précipiter dans la boue féconde. Ils ont donc interdit le Levant, et permis le Couchant, censurant au passage les riches rondes badong, sorte d'hagiographie qui tendaient « *à béatifier le défunt, alors que seul le Seigneur peut être loué* ». Dana Rappoport est partie à la recherche de ces formes, sur « *la terre aux trois sangs* » (trois animaux différents, sacrifiés avant chaque rituel), très influencées aujourd'hui par les Évangéliques rigoristes.

« *Comprendre la musique des*

Toraja, écrit Dana Rappoport, ce n'est pas recueillir seulement les sons, c'est aussi accéder à une langue, à l'espace de l'oralité, qui reflète un ordre logique et abstrait, une conception du monde, un système de pensée. » L'arborescence du DVD-ROM permet ainsi de passer de l'analyse des systèmes à leur représentation. « *Il faudrait aujourd'hui mettre ce travail en ligne, pour que tous puissent en profiter, dit-elle encore. Mais le coût est lourd.* »

Les chants et les flûtes toraja nous enseignent pourtant que rien ne se perd, que tout se transforme. « *Plus le monde devient lui-même, plus il est nouveau* », dit un chant funéraire, mené pendant la nuit, sans touristes ni bigots. ■

V. M.

Chants de la terre aux trois sangs, 1 coffret éditions Epistèmes/Maison des sciences de l'homme. 59 €.

Sur France Info

« A la une du monde »

du lundi au vendredi à 21h25

avec Le Monde



l'info à viv

france-info.com